

extrême facilité des transports et des communications ; perfectionnement incessant du mécanisme du crédit, et, partant, de la circulation des capitaux ; énorme développement de la grande industrie et de ses marchés ; spécialisation, division nationale et internationale croissante du travail... Aujourd'hui, les industries sont étroitement liées les unes aux autres, non seulement dans chaque pays, mais, par-dessus les frontières, sur toute l'étendue du marché international ; les intérêts de chaque branche industrielle et de chaque groupe de producteurs sont désormais inséparables de ceux des autres branches et des autres groupes du même pays et de tous les autres.

La balance du commerce international annuel entre les nations civilisées dépasse le chiffre de 80 milliards ; leurs emprunts à l'étranger représentent une somme tout aussi énorme ; on évalue à plus de 50 milliards le seul montant des capitaux anglais placés hors du Royaume-Uni. Les dommages que la guerre porterait à l'industrie et au commerce de tous les pays, belligérants ou neutres, en anéantissant ou en réduisant seulement la consommation et la production d'un seul d'entre eux, seraient donc immenses. Elle provoquerait une crise économique universelle, ruinerait l'armée des possesseurs des sommes directement engagées dans les industries et les commerces interrompus, ou placées à l'intérieur du pays ou au dehors, ou prêtées à la nation vaincue ou à d'autres Etats. Aussi, à ce moment du développement capitalistique, la guerre est-elle condamnée à disparaître entièrement de tous les pays civilisés, comme ont déjà disparu chez nous les pires horreurs primitives : le cannibalisme, les razzias, les massacres en masse de populations entières.

V

La théorie de Kidd sur la religion, et la religion dans la race Anglo-Saxonne.

Mais si la fin de la lutte en masse est fatale, les conditions qui assurent la survie des êtres humains doivent changer complètement.

Pendant la période des *luttés en masse* violentes, la victoire, dans le struggle for life humain, n'aura pas été directement accordée aux simples individus selon leurs aptitudes, mais aux groupes dont ils faisaient partie. A la fin de cette période primitive, dans la lutte économique devenue personnelle, les sociétés contenant le plus grand nombre d'hommes intelligents et énergiques triompheront des autres.

En d'autres termes, jadis une société n'était assurée d'exister que si elle savait *en bloc* lutter pour survivre : aujourd'hui il faut que *chacun de ses membres* compte sur lui-même et s'efforce de triompher individuellement dans le combat économique. La race anglo-saxonne nous prouve cette vérité, car elle envahit et conquiert le monde grâce à la forte individualité et à l'esprit d'entreprise de ses fils.

Fortifier les individualités autant que possible, c'est, autant que possible, égaliser les conditions initiales artificielles de la lutte économique. Il arrive donc, *pour la première fois*, dans l'histoire du monde, que les institutions sociales les plus aptes à assurer la vie d'une société sont celles qu'instituerait une conscience sociale totale. Pour la première fois, les conditions les plus favorables au progrès, selon le mot de M. Kidd, sont aussi les plus favorables au maximum du bonheur pour l'immense majorité des membres de la société.

Voilà pourquoi la religion cesse de constituer aujourd'hui un organe social nécessaire. Dorénavant, ce ne seront pas les sociétés les plus religieuses qui survivront, mais au contraire celles à conscience collective très étendue, parce qu'elles réaliseront le mieux l'égalité des conditions initiales artificielles de la lutte économique (1).

M. Kidd n'est pas de cet avis. Il affirme que dans une société consciente, composée d'individus éminemment raisonnables, chacun se préoccupera uniquement de son mieux être et demeurera indifférent au progrès futur de l'espèce.

(1) Cette lutte économique, amenant une sélection naturelle des individus les mieux doués, continuera donc à s'exercer même dans la société à conscience totale et parfaite ; mais le phénomène se mitigera incessamment et perdra toute sa brutalité actuelle.

D'une part, en effet, le développement toujours plus grand des sentiments égo-altruistes et de leur dérivé, la bienfaisance privée, empêchera que les incapables succombent comme des brutes. Ils pourront vivre quoique, nécessairement, d'une vie moins intense et en s'abstenant de procréer.

D'autre part, le développement toujours plus grand des forces morales malthusiennes, telles que la force de capillarité sociale ou le sentiment de responsabilité de donner la vie à d'autres êtres, fera en sorte que les mieux doués seuls laisseront des enfants : les autres s'abstiendront de la procréation et la sélection naturelle dès lors condamnera à disparaître non plus *des individus*, mais, pour ainsi dire, des *plasmas germinatifs*. Déjà, dans les classes supérieures de la race anglo-saxonne, les jeunes — surtout les puînés privés par le droit successoral ou par la coutume du majorat de certaines conditions artificielles de lutte — sont contraints d'aller chercher fortune à l'étranger. Il leur faut s'enrichir pour pouvoir, de retour chez eux, se marier ; et ceux d'entre eux qui n'y parviennent pas, ou qui y parviennent très lentement, tardent à prendre femme ou y renoncent même tout à fait.

La sélection naturelle réduite dans l'espèce humaine à s'exercer seulement sur les plasmas germinatifs et la substitution graduelle de l'homme à tout le reste de la vie organique amèneraient une décroissance dans la force d'expansion de la vie organique ; celle-ci en arriverait enfin à ne plus dépasser la portion d'énergie solaire totale qui lui est destinée tout en se maintenant à son maximum possible.

Les membres de cette société essayeront donc de se dérober à la lutte éternelle entre les organismes, c'est-à-dire aux conditions essentielles de l'évolution humaine, et elle sera par conséquent fatalement destinée à disparaître devant celles qui ne se seront pas soustraites aux lois du progrès. Aussi prévoit-il le triomphe des sociétés religieuses, puisque la religion a pour fonction sociale d'empêcher cette volition rationnelle collective qui tendrait à soustraire les individus aux conditions de la lutte éternelle entre les organismes, aux conditions du progrès.

Il croit même pouvoir affirmer qu'elle s'emploiera toujours davantage à égaliser les conditions initiales artificielles de la lutte pour la vie. Il attribue donc à la religion en général, et au christianisme en particulier, une fonction exactement opposée à celle que nous lui avons reconnue et que lui reconnaissons, comme nous, presque tous les sociologues : la fonction de maintenir des régimes contraires à l'équité en leur assurant l'assentiment de ceux là mêmes qui en souffrent le plus. Evidemment, il a été trompé par cet esprit de protestation prolétarienne du christianisme primitif que devaient plus tard remplacer des tendances si différentes.

Pour soutenir la thèse que la religion est, encore aujourd'hui, l'organe social le plus indispensable à la survie des sociétés, il faudrait commencer par prouver qu'une société consciente, composée d'êtres éminemment raisonnables, pourrait se soustraire à la lutte éternelle entre les organismes. Nous nions que cela soit.

L'homme le plus raisonnable a des penchants qu'il est porté à satisfaire. Quand même il serait entièrement irréligieux, son irréligion ne l'empêcherait pas de suivre l'instinct sexuel ou de ressentir l'aiguillon de la faim. Et si sa raison le retenait de fonder une famille tant qu'il n'aurait pas la certitude de pouvoir la nourrir sans déchoir de son rang social, elle le pousserait cependant à atteindre au plus tôt à la condition économique qui lui permettrait de satisfaire ce désir ardent.

On affirmera peut-être qu'un tel homme recourra aux fraudes en amour pour en assouvir son instinct sexuel tout en se dérochant aux responsabilités de la lutte pour la vie. Cela ne saurait être soutenu. Les fraudes en amour ne peuvent satisfaire un organisme normal, sain et robuste. La morale positive individuelle dictée par la seule raison, et n'ayant d'autre sanction que la santé, le bien-être et le bonheur de l'individu, les rejette absolument. Et n'est-ce pas un instinct naturel, aussi fort que l'instinct sexuel, ce désir profondément enraciné au cœur de l'homme d'avoir une famille à lui ?

Certes, de deux races dont l'une se permettrait des fraudes en amour auxquelles l'intensité du besoin sexuel empêcherait l'autre de recourir, la première serait sans doute devancée par la seconde dans le développement économique et l'ampleur de son expansion sur le globe. Elle s'éteindrait à la longue, par la simple diminution progressive de ses membres, ou par la croissante dégénérescence de générations dans lesquelles ne s'exercerait plus l'œuvre de la sélection naturelle, parmi les plasmas germinatifs. La société rivale, au contraire, croîtrait et prospérerait. L'évolution de l'espèce humaine s'y poursuivrait grâce à la sélection qui, favorisant les individus les mieux doués, multiplierait les êtres forts. Mais pour triompher ainsi, il suffit tout simplement qu'une race ait l'instinct sexuel sain, de sorte qu'il ne se contente pas des fraudes en amour et qu'il exige la satisfaction normale. Il n'y a pas besoin de recourir à la foi religieuse ou à aucun autre antidote de la raison pour pousser l'homme à satisfaire ses penchants.

Et si les hommes, doués d'instincts normaux, ne se dérobent pas à la lutte entre les organismes, la question se réduit aux termes suivants : Si le combat ou la compétition pour la vie ne peut cesser, comment favorisera-t-on davantage le bonheur social ? comment élèvera-t-on à l'extrême le nombre de ceux qui y participent ? Est-ce en égalisant les conditions initiales artificielles de la lutte, de façon que

chacun soit récompensé selon ses mérites, ou en les maintenant artificiellement inégales ? La réponse ne saurait être douteuse. Une société totalement consciente tendra donc à égaliser autant que possible les conditions initiales artificielles de la lutte économique, *non pour réaliser les conditions les plus favorables au progrès de l'espèce*, chose dont elle ne se souciera nullement, *mais pour assurer le maximum du bonheur aux générations vivantes*.

Ainsi, dès que disparaissent les luttes en masse, les conditions les plus favorables au progrès coïncident avec celles qui favorisent le plus le bonheur social et que pourrait sanctionner une société totalement consciente.

La religion perd donc toute raison d'être.

On aurait tort d'ailleurs de croire que la religion disparaîtra en même temps que son utilité sociale. On sait qu'un organe persiste à l'état rudimentaire d'autant plus longtemps après qu'il a cessé d'être utile qu'il avait été plus anciennement fixé par la sélection naturelle. Cela est vrai aussi des organes sociaux. Or, dès les tout premiers combats en masse parmi les primitives minuscules collectivités humaines, la religion a commencé à se former et se fixer dans la vague terreur du *double* des chefs morts et redoutés.

Sa fonction limitative du développement d'une conscience sociale totale ne cessera donc pas de sitôt. Mais elle n'en sera pas moins entièrement et fatalement éliminée à la longue. L'intelligence humaine se déprend de la foi à mesure que diminue l'action effrayante et suggestionnante de la guerre. Les institutions ecclésiastiques, qui continuent cette action hypnotisatrice dans les intervalles de paix, se relâchent et s'atrophient peu à peu, si les guerres ne viennent plus aviver de temps en temps leur activité fonctionnelle. La diffusion de l'instruction et de l'esprit scientifique dans les masses, diffusion plus importante à cet égard que les progrès mêmes de la science, ce patrimoine intellectuel d'une élite, accélère l'émancipation de la raison, comme

l'action d'un sélénoïde accélère la désaimantation d'un morceau de fer magnétisé.

La foi a d'ailleurs plus ou moins de prise sur les esprits. Elle est particulièrement tenace chez les moins synthétiques, incapables d'embrasser d'un regard toute l'absurdité des principes religieux. La race anglo-saxonne, par exemple, doit à sa moindre puissance de synthèse une religiosité plus persistante que celle des peuples latins.

Est-ce le rude climat anglais qui, imposant les longues heures d'isolement dans le home, parmi un tas d'objets disparates, tend à transformer l'esprit britannique en une simple *collection de faits* ; tandis que les climats méridionaux, qui permettent les longs séjours à l'air ouvert, en favorisant la vie en commun, créent l'habitude de la discussion, et, partant, de la généralisation et de la synthèse (républiques de la Grèce et de la Grande Grèce) ?

Peut-être aussi l'activité fiévreuse que provoquent les climats rigides et humides, en poussant les individus à s'occuper d'une seule chose à la fois, leur enlève-t-elle le temps, le désir et l'habitude de laisser vaguer la pensée sur plusieurs faits et concepts à la fois, de manière à saisir les qualités communes et les lois des êtres, de s'élever, par là, à l'abstraction et à la synthèse. Cette habitude, ce désir et ce loisir sont fréquents sous des ciels plus doux : la perception intellectuelle s'y élargit, y devient tout naturellement synthétique.

Enfin, ce n'est pas seulement sous l'influence du milieu physique ou social que se façonne l'intelligence. Ces caractères intellectuels des Anglo-Saxons, dans leurs traits principaux du moins, peuvent avoir été fixés en puissance dans le plasma germinatif par la sélection naturelle. C'est-à-dire, comme nous le verrons un peu plus loin, qu'ils pourraient être de vrais caractères de race. Et il appartiendrait alors aux sciences bio-psychologiques et non à la sociologie de les expliquer.

Quelles qu'en soient les causes, le fait est qu'un Anglo-

Saxon d'intelligence moyenne est plus incapable de synthèse qu'un individu moyen de race latine (1).

De là vient la tournure éminemment pratique de l'esprit anglais. Quand, en Angleterre, une institution surannée jure avec des besoins nouveaux, on se garde bien de la rejeter en bloc : on la modifie lentement et on l'adapte pièce à pièce aux contingences présentes, de façon à en changer entièrement l'essence tout en laissant intacts son nom et son apparence. C'est ainsi qu'on y a conservé la forme extérieure féodale de la monarchie, tandis que les institutions politiques devenaient peu à peu essentiellement républicaines. On y a maintenu l'apparence féodale de la propriété foncière, que l'on a reconstituée cependant, à l'exemple de ce qui s'est fait dans les autres pays, selon les exigences de la production capitaliste.

Les Anglais n'agissent pas autrement en ce qui concerne la religion. Ils rejettent ses données absurdes une à une, sans briser brusquement avec le passé (2). Les Latins ont bondi du catholicisme au voltairianisme pendant que les Anglo-Saxons glissaient du catholicisme au protestantisme, puis de l'Eglise anglicane à des Eglises ou sectes multiples, dont le trait commun est une tendance de plus en plus marquée à restreindre le domaine de l'absurde, à réduire le dogme à « un simple déisme symbolique ». Sans changer le nom ou l'apparence extérieure de l'institution religieuse, ils en modifient essentiellement la nature et tendent peu à peu à la transformer en un simple enseignement de la morale positive (3).

(1) Cf. TAINE, *Notes sur l'Angleterre*, ch. VIII : De l'esprit anglais. Et, *vice versa*, quant à l'esprit synthétique français, cf. le même auteur, *Les Origines de la France contemporaine, L'Ancien Régime*, livre III, chap. II : L'esprit classique.

(2) Voir, dans RENAN, *Etudes d'histoire religieuse*, le mouvement religieux typique à cet égard, dirigé par Channing aux Etats-Unis (Michel Lévy, 1864).

(3) Cf. GUYAU, *L'irreligion de l'avenir*, 2^e partie, ch. II : « La foi symbolique et morale, Dissolution de la foi symbolique. »

En d'autres termes, tandis que dans les races latines, plus synthétiques, la religion, de par la cessation de sa raison d'être, tend à s'atrophier et enfin à disparaître tout à fait, ainsi qu'ont disparu par ex. les membres dans les serpents ; dans la race anglo-saxonne, moins synthétique et plus pratique, elle tend à se transformer peu à peu en un organe social de tout autre nature, ainsi que dans les cétaqués les membres des mammifères se sont transformés en nageoires. Cet enseignement de la morale positive, d'une très grande utilité et destiné à porter les meilleurs fruits, se développe aussi chez les races latines, mais plus lentement, car leurs tendances plus synthétiques les ont poussées à le créer *ex novo*.

Essentiellement modifiée, pratiquement appliquée à une vulgarisation de la morale positive, individuelle et sociale, et théoriquement réduite à un simple déisme symbolique, la religion peut survivre longtemps à sa fonction sociale primitive chez des races médiocrement synthétiques. Car, sous cette forme nouvelle, elle cesse d'être en butte aux attaques de la libre raison dégagée de la suggestion hypnotique, et de la science qui rejette l'absurde. Son apparence extérieure, demeurée inchangée, n'est alors qu'un de ces organes rudimentaires, devenus inutiles, qui ne se modifient et n'évoluent plus et toutefois, n'étant pas particulièrement nuisibles à l'espèce, tardent à disparaître : problèmes insolubles pour le naturaliste qui voudrait leur découvrir une utilité actuelle.

Car ce serait une erreur de croire que cette apparence extérieure religieuse aura encore une certaine utilité, par une sanction ultra terrestre donnée à des préceptes moraux. Une telle sanction n'est indispensable qu'à une morale mise au service des classes dominantes conscientes, pour maintenir les masses dans la sujétion. Des préceptes vraiment conformes au bien-être social total pourront s'en passer, car l'opinion publique, dégagée des errements religieux, leur assurera une autorité suffisante. Plus une société sera

consciente, plus ses membres, d'un accord délibéré ou tacite, s'entendront pour distribuer la louange ou l'opprobre, plus le jugement de l'opinion aura de prise sur l'individu. Chacun finira par trouver son compte à se conduire moralement, et son caractère s'élèvera à mesure que ses actes, dictés d'abord par l'intérêt personnel, deviendront des habitudes, de simples actions réflexes.

On voit déjà, à mesure que se développe la conscience de la classe ouvrière, augmenter son mépris des camarades qui vendent leur vote, séparent leur cause de la cause commune en cas de grève ou de protestation, nuisent enfin à la collectivité pour suivre leur intérêt personnel. Et cette sanction morale a déjà poussé une foule d'ouvriers, par intérêt d'abord, puis par habitude, à des actes véritablement nobles.

Ainsi, tandis que la religion anglo-saxonne se transformait en un enseignement toujours plus strictement, plus exclusivement renfermé dans les bornes de la morale positive, la conscience sociale anglaise s'étendait et se perfectionnait. Et c'est justement à elle, à sa vigoureuse, efficace sanction morale des rapports de l'individu avec les sociétés, que l'Angleterre doit le relèvement de son niveau moral si évident depuis un demi siècle (1).

(1) Cette morale relativement haute n'est pas une conséquence de la religiosité anglaise : elle provient exclusivement d'une conscience collective qui est, sous ce rapport, moins imparfaite que celle des collectivités continentales. La preuve en est dans le fait que la haute moralité des Anglais est un phénomène récent, tandis que leur religiosité est un phénomène ancien : celle-ci ne peut donc pas avoir causé celle-là.

Comment pourrait-on, par exemple, attribuer à la religiosité des Anglais leur habitude de vendre à prix fixe ? Cette habitude relativement récente est le fruit d'un véritable acte social conscient, dû à une entente tacite spontanée entre les acheteurs. Ceux-ci, pour économiser du temps et de l'argent, se sont adressés de plus en plus exclusivement aux vendeurs à prix fixe, de sorte que les autres ont été peu à peu aussi amenés à fixer leurs prix : une telle con-

Cependant, si la religion anglo-saxonne *tend* à changer de nature, il s'en faut qu'elle ait déjà accompli sa transformation; au contraire, elle conserve encore en grande partie sa fonction primitive. C'est pourquoi le développement de la conscience prolétarienne est plus arriéré en Angleterre que sur le continent, quoique toutes les autres conditions qui le provoquent y soient plus complètement réalisées qu'ailleurs.

L'Angleterre est en effet le pays des Trades Unions, de mille autres sociétés ouvrières admirablement outillées et possédant d'autre part des secrétaires expressément occupés à faciliter l'action commune de leurs membres ou l'entente des diverses associations; c'est aussi le pays des meetings et des réunions de tout genre; celui où les journaux dévoués aux intérêts de la classe ouvrière sont le plus diffus et le mieux rédigés; où abondent les moyens de communication, de transport, de transmission de la pensée, etc. Mais la religion, y conservant une grande partie de son ancienne fonction, crée encore bien des obstacles à la formation d'une véritable conscience collective prolétarienne.

Les masses anglaises ont un mystique respect pour les institutions que la religion revêt d'un caractère sacré. Et ce respect, joint à leur absence de synthèse, les a empêchées d'avoir un programme concret et bien à elles, de s'organiser rationnellement en un parti politique voué à la transformation radicale des bases de l'ordre social et des rapports de distribution des richesses. Leur magnifique outillage n'a servi jusqu'ici qu'à résoudre des questions spéciales et pratiques; l'élévation des salaires, la réduction des heures de travail, la législation sur les fabriques, etc. Ces problèmes sont fort importants sans doute, mais leur solution laisse intactes les bases fondamentales sur lesquelles se fonde notre système social.

duite, uniformément adoptée, a fini par relever le niveau moral de tous les vendeurs.

Cependant, la conscience prolétarienne s'éveille aussi chez les Anglo-Saxons. Elle commence à soumettre à sa critique toutes les institutions, et réclame désormais, avec tout le reste du prolétariat international, la réforme du droit de propriété, la nationalisation des instruments de production. Déjà des lois sur la propriété foncière et minière, des impôts sur les successions, toute une législation ouvrière, tout l'ensemble du mouvement social révèlent en Angleterre, aux Etats-Unis, dans l'Australie et la Nouvelle Zélande, la puissance de ce nouveau facteur du progrès. Nul doute maintenant que ces masses d'ouvriers énergiques, intelligents, guidés par des chefs habiles, possédant un outillage admirable, ne parviennent, plus tôt qu'ailleurs peut-être, à réaliser, d'une façon compatible avec le plus grand bien-être de l'énorme majorité des citoyens, le but suprême du mouvement social actuel: l'égalité des conditions initiales artificielles de la lutte économique.

VI

Des facteurs sociologiques et du Matérialisme Historique.

Mais cette conscience prolétarienne qui, dans tous les pays, s'éveille et se perfectionne grâce au déclin du sentiment religieux et aux conditions positivement favorables à sa formation et son développement, sera-t-elle jamais un facteur sociologique capable de changer l'institution fondamentale, le cadre du processus économique, le droit de propriété?

Avant de répondre à cette question, il faudra, pour mieux l'élucider, classifier sommairement les facteurs sociologiques en général.

On peut les partager en trois grandes séries ressortissant